

# JOHN le CARRÉ

Retour  
de service



ROMAN  
SEUIL



RETOUR DE SERVICE

## Du même auteur

### AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Notre jeu, 1996, *et « Points », n° P330*  
Le Tailleur de Panamá, 1997, *et « Points », n° P563*  
Single & Single, 1999, *et « Points », n° P776*  
La Taupe, 2001, *nouvelle édition, et « Points », n° P921*  
Comme un collégien, 2001, *nouvelle édition, et « Points », n° P922*  
Les Gens de Smiley, 2001, *nouvelle édition, et « Points », n° P923*  
Un pur espion, 2001, *nouvelle édition, et « Points », n° P996*  
La Constance du jardinier, 2001, *et « Points », n° P1024*  
Le Directeur de nuit, 2003, *nouvelle édition, et « Points », n° P2429*  
La Maison Russie, 2003, *nouvelle édition, et « Points », n° P1130*  
Un amant naïf et sentimental, 2003, *nouvelle édition, et « Points », n° P1276*  
Le Miroir aux espions, 2004, *nouvelle édition, et « Points », n° P1475*  
Une amitié absolue, 2004, *et « Points », n° P1326*  
Une petite ville en Allemagne, 2005, *et « Points », n° P1474*  
Le Chant de la Mission, 2007, *et « Points », n° P2028*  
Un homme très recherché, 2009, *et « Points », n° P2227*  
Un traître à notre goût, 2011, *et « Points », n° P2815, sous le titre Un traître idéal*  
Une vérité si délicate, 2013, *et « Points », n° P3339*  
Le Tunnel aux pigeons. Histoires de ma vie, 2016, *et « Points », n° P4682*  
L'Héritage des espions, 2018, *et « Points », n° P4957*

### AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Chandelles noires, 1963  
L'Espion qui venait du froid, 1964  
L'Appel du mort, 1973

### AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Le Voyageur secret, 1991  
Une paix insoutenable (essai), 1991  
Le Directeur de nuit, 1993

#### *et en collection Bouquins*

tome 1  
L'Appel du mort  
Chandelles noires  
L'Espion qui venait du froid  
Le Miroir aux espions  
La Taupe  
Comme un collégien

tome 2  
Les Gens de Smiley  
Une petite ville en Allemagne  
La Petite Fille au tambour  
Le Bout du voyage (théâtre)

tome 3  
Un amant naïf et sentimental  
Un pur espion  
Le Directeur de nuit

*JOHN le CARRÉ*

# RETOUR DE SERVICE

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)  
PAR ISABELLE PERRIN

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Agent Running in the Field*  
Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres  
ISBN original : 978-0-241-40123-1  
© David Cornwell, 2019

ISBN 978-2-02-143322-7

© Éditions du Seuil, mai 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Jane*





Notre rencontre n'a été arrangée par personne. Ni par moi, ni par Ed, ni par des manipulateurs en coulisse. Je n'avais pas été ciblé. Ed n'avait pas été téléguidé. Nous n'avions fait l'objet d'aucune surveillance, discrète ou visible. Il m'a lancé un défi sportif, je l'ai accepté, nous avons joué. Rien de calculé là-dedans, pas de conspiration, pas de collusion. Certains événements de ma vie (rares ces temps-ci, je le reconnais) sont univoques. Notre rencontre en fait partie. Mon récit n'a jamais varié au fil des nombreuses occasions où on m'a obligé à le répéter.

C'est un samedi soir à l'Athleticus Club de Battersea, dont je suis le secrétaire à titre purement honorifique. Je suis assis sur un transat matelassé près de la piscine intérieure. Sous le haut plafond des immenses locaux que nous occupons dans une ancienne brasserie, la piscine se situe à une extrémité et le bar à l'autre, reliés par un couloir qui dessert les vestiaires et les douches genrés.

Faisant face à la piscine, je suis de biais par rapport au bar, derrière lequel se situent l'accès au club, le vestibule puis la porte donnant sur la rue. Mon emplacement ne me permet donc pas de voir qui entre dans les lieux ni qui se trouve dans le vestibule à lire les affiches, réserver un court ou s'inscrire pour le tournoi échelle. Le bar est très animé. De jeunes demoiselles et leurs chevaliers servants discutent entre deux plongeurs.

Je suis en tenue de badminton, short, sweatshirt et nouvelle paire de tennis montantes achetée en raison d'une douleur tenace à la cheville gauche qui me gêne depuis une randonnée dans les forêts estoniennes voilà un mois. Après une longue série d'opérations à l'étranger, je savoure cette permission bien méritée en m'employant à ignorer le nuage qui plane sur ma vie professionnelle : ma mise au rebut prévisible ce lundi. Je me répète en boucle : Eh bien soit, j'entame ma quarante-septième année, j'ai eu un beau parcours, je savais que cela finirait ainsi, alors pas de regrets.

J'en apprécie d'autant plus le réconfort que me procure la confirmation de mon statut de champion de l'Athleticus, malgré mon âge avancé et ma cheville endolorie, titre conservé le samedi précédent face à des adversaires bien plus jeunes. Les tournois en simple sont réputés être le pré carré des vingtenaires au pied agile, mais jusqu'ici j'ai réussi à maintenir mon rang. Aujourd'hui, selon la tradition en vigueur, j'ai disputé (et remporté) un match amical contre le champion de notre club rival de l'autre côté de la Tamise, à Chelsea. Et il est assis avec moi après notre duel, bière à la main, ce jeune avocat indien prometteur et athlétique qui m'a mis en difficulté jusqu'aux tout derniers points, quand l'expérience et un peu de chance m'ont permis de renverser la vapeur. Peut-être ces quelques éléments expliquent-ils en partie mes dispositions charitables au moment où Ed m'a lancé son défi, et mon sentiment, si temporaire fût-il, qu'il peut y avoir une vie après la fin de carrière.

Mon adversaire vaincu et moi-même devisons aimablement. Le sujet (je m'en souviens comme si c'était hier) : nos pères respectifs. Tous deux étaient des badistes enthousiastes, s'avèrèrent-il. Le sien classé numéro 2 en Inde ; le mien, pendant une saison glorieuse, champion de l'armée britannique à Singapour. Alors que nous comparons ainsi nos patrimoines génétiques, je me rends soudain compte que notre réceptionniste et comptable antillaise, Alice, marche sur moi en compagnie d'un jeune

homme très grand dont je ne distingue pas les traits. À soixante ans, Alice est replète, fantasque et toujours un peu essoufflée. Nous comptons tous deux parmi les plus anciens du club, moi en tant que joueur, elle en tant que pilier. Où que j'aie pu être envoyé en poste dans le monde, nous avons toujours échangé des cartes de vœux. Les miennes humoristiques, les siennes fort pieuses. Quand je dis qu'elle marche sur moi, je veux dire que, pour m'attaquer tous deux à revers avec Alice en pointe, ils doivent d'abord avancer, puis se tourner pour me faire face, mouvement qu'ils exécutent avec une synchronisation cocasse.

« Sir Nat ! annonce-t-elle d'un ton protocolaire (elle m'appelle plus souvent "lord Nat", mais ce soir je me vois rétrogradé). Ce beau jeune homme bien poli voudrait vous parler en privé, mais il rechigne à vous déranger pendant votre heure de gloire. Il s'appelle Ed. Ed, je vous présente Nat. »

Dans mon souvenir, Ed reste un instant en retrait. C'est un grand binoclard dégingandé de plus d'un mètre quatre-vingts qui dégage une impression de solitude derrière son demi-sourire gêné. Deux sources de lumière concurrentes convergent sur lui : le néon orange du bar qui le nimbe d'une aura céleste et les plafonniers de la piscine derrière lui qui projettent son ombre gigantesque au sol.

Il avance de deux pas et devient réel. Deux grands pas maladroits, pied gauche, pied droit, stop. Alice repart s'affairer ailleurs. Affichant un sourire patient, j'attends qu'il entame la conversation. Un bon mètre quatre-vingt-dix en fait, cheveux bruns en bataille, grands yeux noisette au regard sérieux voilé par ses lunettes, et ce genre de bermuda blanc qu'affectionnent les marins du dimanche ou les riches héritiers de Boston. Environ vingt-cinq ans, peut-être moins, ou plus, difficile de trancher avec son air d'éternel étudiant.

« Monsieur ? finit-il par lancer sans plus de courtoisie.

– Appelez-moi Nat, je vous en prie. »

Il digère cette nouvelle. *Nat.* Il la remâche. Il fronce son nez aquilin.

« Moi, c'est Ed », annonce-t-il, répétant l'information déjà fournie par Alice.

Dans l'Angleterre où je suis récemment revenu, personne ne semble porter de nom de famille.

« Eh bien, bonjour, Ed ! Que puis-je pour vous ? »

Nouvelle pause, le temps qu'il y réfléchisse.

« Je veux jouer contre vous, OK ? Vous êtes le champion. Le souci, c'est que je viens juste d'adhérer. La semaine dernière. Voilà. Je me suis inscrit au tournoi échelle et tout ça, mais ça va prendre des mois, c'est insensé. »

Propos débités d'une traite comme si les mots se libéraient de leur prison. Puis une nouvelle pause, le temps qu'il nous observe l'un après l'autre, mon sympathique adversaire et moi.

« Écoutez, je ne connais pas les règles du club, OK ? reprend-il d'un ton outré, comme pour argumenter, alors que je n'ai émis aucune objection. Ce n'est pas de ma faute. J'ai juste demandé à Alice, et Alice m'a dit : Ben allez lui demander vous-même, il ne va pas vous mordre. Alors je vous demande, dit-il, avant d'ajouter, au cas où une explication complémentaire serait requise : Juste, je vous ai regardé jouer, OK ? Et j'ai battu un ou deux types que vous avez battus et aussi un ou deux qui vous ont battu. Je crois bien que je pourrais vous donner du fil à retordre. Sérieusement. Très sérieusement, même. Voilà. »

Et la voix, maintenant que j'en ai eu un bon échantillon ? Dans la grande tradition britannique du petit jeu qui consiste à situer nos compatriotes sur l'échelle sociale en fonction de leur accent, je suis au mieux un candidat médiocre, car j'ai passé une trop grande partie de ma vie à l'étranger. Mais je parierais que, aux oreilles de ma fille Stephanie, farouche militante de l'abolition des classes, l'accent d'Ed serait jugé « acceptable », c'est-à-dire dénué de traces trop évidentes d'un passage dans des écoles privées. Je lui pose la question classique :

« Puis-je vous demander où vous jouez, Ed ?

– Un peu partout, du moment que je trouve un adversaire correct. Voilà. Et puis j’ai entendu dire que vous étiez membre ici. Dans certains clubs, il suffit de payer pour jouer, mais pas ici. Ici, il faut d’abord devenir membre. C’est une arnaque, à mon avis, mais je l’ai fait. Ça coûte une putain de blinde, mais bon, voilà. »

Je mets le « putain » sur le compte de la nervosité, et je réponds de mon ton le plus cordial :

« Désolé que vous ayez dû mettre la main au portefeuille, Ed. Enfin, si vous voulez qu’on joue, ça me va très bien. Fixons une date à votre convenance, j’en serai ravi. »

Je me rends compte que la conversation au bar se calme et que plusieurs têtes se tournent dans notre direction. D’autant que ma réponse ne suffit pas à Ed.

« OK, alors, qu’est-ce qui vous convient ? Concrètement. Pas genre “un de ces jours”, insiste-t-il en obtenant quelques rires du bar (ce qui l’agace, à en juger par son œil noir).

– Ah, il va falloir attendre une ou deux semaines, Ed, dis-je en toute honnêteté. J’ai des engagements importants. Des vacances en famille qui n’ont que trop attendu, pour ne rien vous cacher. »

J’espérais un sourire, je n’obtiens qu’un regard dur.

« Vous rentrez quand ?

– Samedi prochain, si nous revenons en un seul morceau. Nous partons au ski.

– Où ça ?

– En France, près de Megève. Vous pratiquez aussi le ski ?

– J’en ai déjà fait, oui. En Bavière. Le dimanche du week-end suivant, ça irait ?

– Il faudrait que ce soit un jour de semaine, Ed », dis-je d’un ton ferme.

Maintenant que Prue et moi pouvons en avoir, les week-ends en famille sont sacro-saints, aujourd’hui étant une rare exception.

« Donc un jour de semaine à partir de lundi en quinze, c'est ça ? Fixez la date. À vous de choisir. Moi, je m'adapte.

– Eh bien, un lundi, c'est ce qu'il y aurait de mieux. »

Le lundi soir, Prue, qui est avocate, donne de son temps pour des consultations gratuites.

« OK, lundi en quinze, alors. 18 heures ? 19 heures ? Quelle heure ?

– Eh bien, dites-moi ce qui vous arrange. Je n'ai pas encore de planning défini. »

En d'autres termes : si ça se trouve, je serai à la rue, à cette date.

« Des fois, ils me gardent tard le lundi, se plaint-il. Disons 20 heures. Ça vous conviendrait, 20 heures ?

– 20 heures me conviendrait très bien.

– Le court numéro 1, ça vous irait, si j'arrive à l'avoir ? Alice m'a dit qu'ils n'aimaient pas trop les réservations ponctuelles, mais pour vous, ce sera différent.

– N'importe quel court m'ira très bien, Ed. »

Nouveaux rires au bar, et quelques applaudissements, sans doute pour sa persistance. Nous échangeons nos numéros de portable, ce qui me pose toujours un petit dilemme. Je lui donne mon numéro privé et je lui suggère de me prévenir par texto en cas de souci. Il me renvoie la pareille.

« Et au fait, Nat ? ajoute-t-il d'une voix soudain plus douce, moins tendue.

– Oui ?

– Passez de bonnes vacances en famille, OK ? Lundi en quinze, ici, à 20 heures », me rappelle-t-il au cas où je l'aurais oublié.

Rires et applaudissements du public. Ed m'adresse un au revoir nonchalant de la main, ou plutôt de tout son bras droit maigrelet, puis se dirige d'un pas souple vers le vestiaire des hommes.

« Quelqu'un le connaît ? » je demande après m'être instinctivement tourné pour le suivre des yeux.

Les habitués secouent la tête. Désolé, Nat, mais non.

« Quelqu'un l'a déjà vu jouer ? »

Là encore, désolé, l'ami.

J'escorte mon adversaire du jour jusqu'au vestibule puis, avant de retourner au vestiaire, je passe la tête par la porte du secrétariat. Alice est penchée sur son ordinateur.

« Ed comment ?

– Shannon, répond-elle sans lever les yeux. Edward Stanley Shannon. Cotisation individuelle payable par prélèvements réguliers, tarif résident.

– Profession ?

– M. Shannon est chercheur de son métier. Qui il cherche, ou quoi, il ne me l'a pas dit.

– Adresse ?

– À Hackney, dans le quartier de Hoxton. Comme mes deux sœurs et ma cousine Amy.

– Âge ?

– M. Shannon ne pouvait pas bénéficier du tarif jeune, mais il ne m'a pas dit de combien d'années. Tout ce que je sais, c'est qu'il en a après vous, ce garçon, à traverser tout Londres à vélo juste pour venir défier le champion du Sud. Il a entendu parler de vous, et donc il vient vous affronter, comme David avec Goliath.

– C'est lui qui a dit ça ?

– Ce qu'il n'a pas dit, je l'ai deviné toute seule. Vous êtes tenant du titre en simple depuis bien trop longtemps, Nat, comme Goliath. Vous voulez le nom de ses père et mère ? Le montant de son prêt immobilier ? Son casier judiciaire ?

– Bonne soirée, Alice, et merci pour tout.

– Bonne soirée à vous aussi, Nat. Et passez le bonjour à Prue. Et ne commencez pas à faire des complexes à cause de ce jeune homme, hein ? Vous allez l'écrabouiller, comme tous les autres freluquets. »

Si ce récit était un rapport officiel, je commencerais par les nom et prénoms d'Ed, l'identité de ses parents, ses date et lieu de naissance, profession, religion, origine ethnique, orientation sexuelle et autres données personnelles ne figurant pas dans l'ordinateur d'Alice. Mais en l'espèce, je vais commencer par les miennes.

Mon nom de baptême est Anatoly, plus tard anglicisé en Nathaniel, Nat pour faire court. Je mesure un mètre soixante-dix-huit, je suis imberbe, j'ai des cheveux grisonnants qui forment parfois des petites touffes, je suis le mari de Prudence, avocate associée dans un cabinet londonien établi de longue date, spécialiste des affaires à forte composante humaine et surtout des dossiers *pro bono*.

Je suis longiligne (Prudence dirait plutôt maigrelet). J'aime tous les sports. En plus du badminton, je pratique le jogging, la course à pied et la musculation dans une salle qui n'est pas ouverte au public. Je suis doté d'un « charme de baroudeur » et du « contact facile propre à l'homme du monde ». Mon physique et mes manières font de moi l'« Anglais typique ». Capable de « disserter de façon convaincante sur une courte durée » et de m'« adapter aux circonstances », je ne me « laisse pas étouffer par des scrupules éthiques ». Je peux me montrer « irascible » et je « ne reste pas insensible aux charmes de la gent féminine ».



Je ne suis « pas fait pour le travail de bureau ni pour une vie sédentaire », ce qui est la litote du siècle. Je peux me montrer « buté » et je n'ai « pas de respect inné pour la discipline », ce qui peut être « à la fois un défaut et une qualité ».

Les citations ci-dessus sont extraites des rapports confidentiels sur mes capacités et mon comportement rédigés par mes anciens employeurs au fil des vingt-cinq dernières années. Vous serez aussi heureux d'apprendre que, si besoin, « on peut compter sur » moi pour faire preuve de la « dureté requise », sauf qu'on ne précise pas par qui ni à quel point. À l'inverse, ma « délicatesse » et ma « cordialité inspirent la confiance ».

Pour en revenir à des éléments plus factuels, je suis un citoyen britannique d'ascendance mêlée, enfant unique né à Paris, mon défunt père étant à l'époque de ma conception un major impécunieux des Scots Guards détaché au quartier général de l'OTAN à Fontainebleau, et ma mère la fille de Russes blancs de petite noblesse résidant à Paris. Par « Russes blancs », comprenez qu'elle avait aussi une bonne dose de sang allemand du côté de son père, qu'elle invoquait ou reniait au gré de ses humeurs. L'histoire veut que le couple se soit rencontré lors d'une réception organisée par les derniers vestiges du « gouvernement russe en exil » quand ma mère se disait encore étudiante en beaux-arts et que mon père approchait de la quarantaine. Le lendemain matin, ils étaient fiancés – du moins, c'est ainsi qu'elle me l'a raconté et, au vu d'autres choix de vie qu'elle a pu faire, je n'ai guère de raison de mettre sa parole en doute. Quand mon père prit sa retraite (l'armée la lui accorda d'autant plus volontiers que, au moment de son coup de foudre, il était déjà encombré d'une épouse et d'autres bagages), les jeunes mariés s'installèrent à Neuilly, dans une jolie maison blanche mise à disposition par mes grands-parents maternels où je naquis bientôt, permettant ainsi à ma mère de se trouver d'autres distractions.

J'ai gardé pour la fin l'érudite et distinguée personne qui fut ma répétitrice, nurse et *de facto* gouvernante adorée, Mme Galina,

prétendument une comtesse spoliée originaire de la région de la Volga et héritière des Romanov. Sans trop savoir comment elle atterrit dans notre maisonnée dysfonctionnelle, je suppose qu'elle avait été la maîtresse d'un grand-oncle du côté de ma mère qui, après avoir fui Leningrad, comme on appelait la ville à l'époque, et bâti une deuxième fortune en tant que marchand d'art, avait consacré sa vie à collectionner les jolies femmes.

La cinquantaine bien sonnée quand elle arriva chez nous, grassouillette mais avec un sourire de chaton, Mme Galina portait de longues robes de soie noire froufroulante et fabriquait elle-même ses chapeaux. Elle occupait nos deux mansardes avec tous ses biens : son gramophone, ses icônes, un portrait de la Vierge noir comme suie qu'elle attribuait à Léonard de Vinci et d'innombrables boîtes remplies de lettres et de photographies de ses aïeux dans des paysages enneigés, petits princes et petites princesses entourés de chiens et de domestiques.

La deuxième grande passion de Mme Galina après mon bien-être, c'était les langues. Elle en parlait d'ailleurs plusieurs. J'avais à peine maîtrisé les rudiments de l'orthographe anglaise qu'elle m'enseignait l'alphabet cyrillique. Au coucher, elle me lisait le même livre pour enfants dans une langue différente chaque soir. Dans les cercles parisiens toujours plus restreints de descendants de Russes blancs et d'exilés de l'Union soviétique, elle exhibait son ange polyglotte. Il paraît que je parlais russe avec un accent français, français avec un accent russe et quelques bribes d'allemand avec un mélange des deux. Mon anglais, lui, reste celui de mon père pour le meilleur ou pour le pire. On me dit que j'ai même hérité de ses inflexions écossaises, moins marquées néanmoins que dans ses beuglements d'alcoolique.

Lors de ma douzième année, mon père succomba à un cancer et à la mélancolie. Avec l'aide de Mme Galina, j'en pris soin jusqu'à la fin, ma mère étant occupée par ailleurs avec le plus riche de ses admirateurs, un marchand d'armes belge pour lequel je n'avais aucune estime. Considéré comme superfétatoire dans

le triangle malaisé qui suivit le décès de mon père, je fus expédié en Écosse, consigné pendant les vacances chez une tante paternelle sinistre dans les Borders et pendant l'année scolaire dans une pension spartiate des Highlands. Malgré tous les efforts de cette école pour ne pas m'instruire dans les matières autres que sportives, j'obtins mon billet pour une université dans la région industrielle des Midlands en Angleterre, où je connus mes premières expériences maladroites avec la gent féminine et décrochai un diplôme mention passable en études slaves.

Depuis vingt-cinq ans, je suis un membre actif du Secret Intelligence Service britannique. Pour les initiés, le Bureau.

\*

Même aujourd'hui, mon recrutement dans le monde du secret me paraît écrit d'avance, car je n'ai aucun souvenir d'avoir envisagé une autre carrière ni même souhaité consacrer ma vie à autre chose que, peut-être, le badminton ou la varappe dans les Cairngorms. À l'instant où mon tuteur à l'université me sonda timidement autour d'un verre de vin blanc tiède sur mon éventuelle envie de faire quelque chose d'un peu « sensible » pour mon pays, je m'enflammai au souvenir d'un appartement sombre à Saint-Germain-des-Prés que Mme Galina et moi avions fréquenté tous les dimanches avant le décès de mon père. J'y avais ressenti pour la première fois le frisson des complots antibolcheviques quand mes cousins et oncles par alliance et mes grands-tantes au regard illuminé s'échangeaient des messages en provenance de la mère patrie où peu d'entre eux avaient mis les pieds – jusqu'au moment où, se rendant compte de ma présence, ils me faisaient jurer de garder le silence sur ces secrets souvent incompréhensibles que j'avais surpris. Là aussi naquit ma fascination pour l'Ours dont le sang coulait dans mes veines, pour sa diversité, son immensité et ses mœurs complexes.

Je reçus une lettre sans en-tête requérant ma présence dans un bâtiment à colonnades près de Buckingham Palace. Derrière un bureau aussi massif qu'un tank, un amiral de la Royal Navy en retraite me demanda quels sports je pratiquais. Ma réponse l'émut aux larmes.

« Ah, dire que j'ai joué au badminton avec votre cher père à Singapour ! Il m'a mis une sacrée raclée. Vous le saviez ?

– Non, monsieur, je l'ignorais », répondis-je en hésitant à m'excuser au nom de mon père.

La conversation dut aborder d'autres sujets, que j'ai oubliés depuis.

« Où est-il enterré, votre cher père ? demanda-t-il au moment où je prenais congé.

– À Paris, monsieur.

– Ah, très bien. Bonne chance à vous. »

Je reçus ensuite pour instruction de me présenter à la gare de Bodmin Parkway muni du *Spectator* de la semaine précédente. Ayant découvert que tous les invendus avaient été renvoyés au grossiste, je dus en voler un dans une bibliothèque locale. Un homme coiffé d'un feutre vert me demanda quand partait le prochain train pour Camborne. Je lui répondis que je n'étais pas en mesure de l'en informer car je me rendais moi-même à Didcot, puis le suivis de loin jusqu'à un parking où nous attendait une camionnette blanche. Au bout de trois jours de questions impénétrables et de dîners guindés lors desquels mes talents en société et ma résistance à l'alcool furent mis à l'épreuve, je fus convoqué devant le conseil réuni.

« Bien, Nat, attaqua une dame à cheveux gris assise à la place d'honneur. Nous vous avons posé toutes sortes de questions sur vous-même, mais peut-être en avez-vous pour nous, de votre côté ?

– Eh bien oui, justement, répondis-je après avoir affiché une expression d'intense réflexion. Vous m'avez demandé si vous pouviez compter sur ma loyauté. Puis-je compter sur la vôtre ? »

## Remerciements

Mes remerciements sincères à la petite bande d'amis fidèles et de relecteurs, dont certains préfèrent ne pas être nommés, qui ont subi les premières versions de ce roman et n'ont pas compté leur temps, leurs conseils et leurs encouragements. J'ai le droit de citer Hamish MacGibbon, John Goldsmith, Nicholas Shakespeare, Carrie et Anthony Rowell et Bernhard Docke. La doyenne littéraire de la famille, Marie Ingram, n'a jamais manqué d'érudition ni d'enthousiasme en ce qui doit bien faire un demi-siècle. L'auteur et journaliste Misha Glenny m'a généreusement fourni son expertise sur les questions russes et tchèques. Je me demande parfois si je ne laisse pas délibérément mes romans s'aventurer dans les arcanes du droit anglais pour le simple plaisir de m'en extraire grâce à l'aide de Philippe Sands, écrivain et avocat de la Couronne. Il l'a encore fait cette fois-ci, tout en repérant de son œil de lynx mes maladresses textuelles. Pour la poésie du badminton, je suis redevable à mon fils, Timothy. Et toute ma gratitude sincère va à mon assistante de longue date, Vicky Phillips, pour sa diligence, ses multiples talents et son sourire permanent.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2020. N° 143319 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE